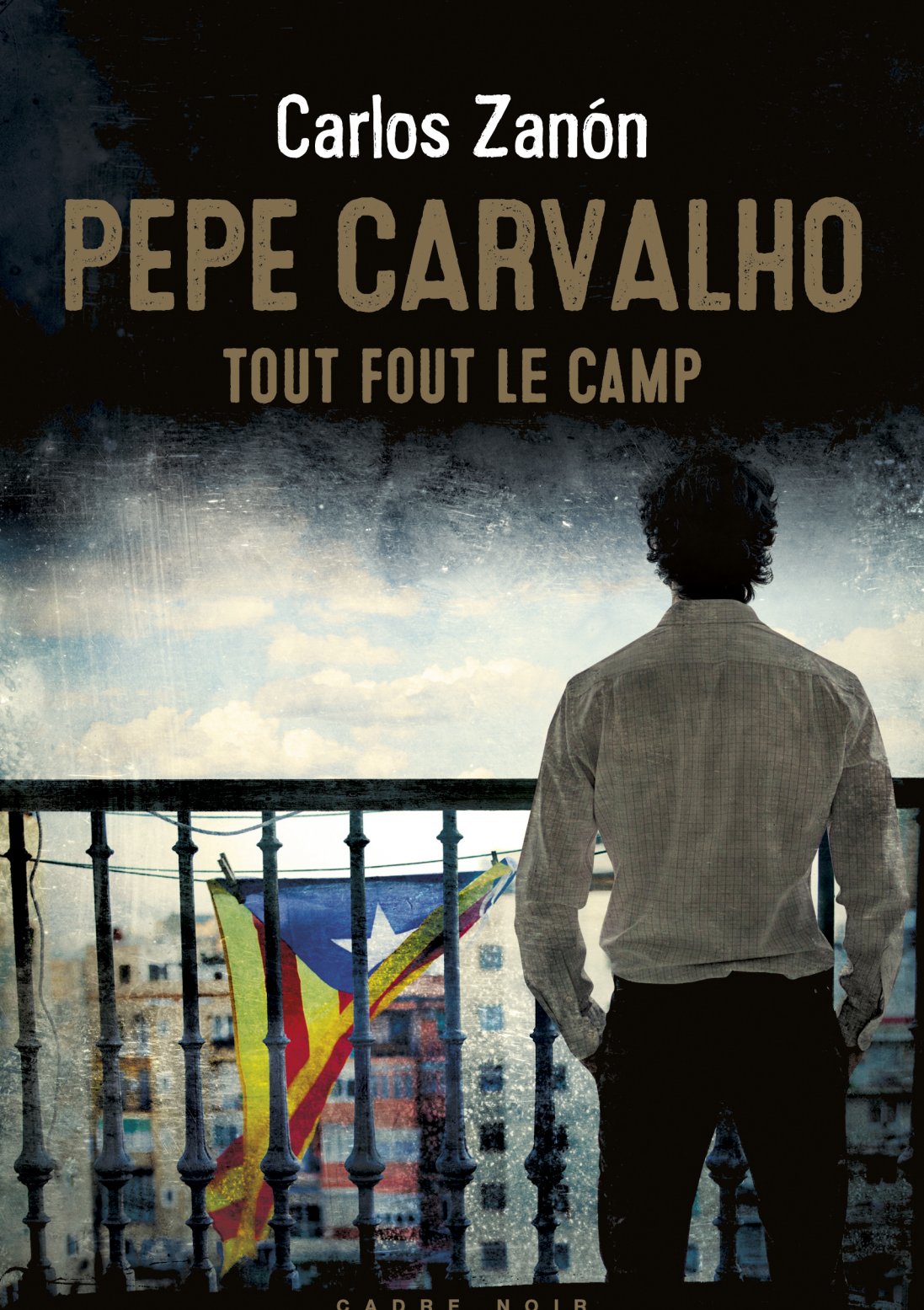
Carlos Zanón

PEPE CARVALHO

TOUT FOUT LE CAMP



CADRE NOIR

SEUIL

PEPE CARVALHO
TOUT FOUT LE CAMP

CARLOS ZANÓN

PEPE CARVALHO TOUT FOUT LE CAMP

ROMAN

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE)
PAR GEORGES TYRAS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIXe

Titre original : *Carvalho : problemas de identidad*
Éditeur original : Éditorial Planeta
© Carlos Zanón, 2019
ISBN original : 978-8-40-820148-9

© Éditions du Seuil, mars 2020, pour la traduction française

ISBN 9782021440294

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, personnages ou situations qui y sont dépeints sont le produit de l'imagination de l'auteur et de chroniques journalistiques, et ils sont traités de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements, des scènes ou des personnes réelles, vivantes ou mortes, est pure coïncidence.

Le protagoniste a son propre auteur,
Manuel Vázquez Montalbán.

N'être qu'un, c'est ne rien avoir.

Juan Gelman

1

Madrid Barcelone

J'ignore combien de millions de cadavres compte Madrid à présent, mais j'en connais un qui vient de sortir de cette pièce, mortifié et traînant les chaînes du fantôme du dernier Prix Biblioteca, remporté sur les Argentins, Colombiens et autres communautés linguistiques amies. Je suis nu, dans une chambre spacieuse de l'hôtel Las Letras aux murs ornés de mots puissants de Kapuściński, dont la véracité importe peu. Des phrases sur une tribu dont le passé n'est que le temps auquel remonte la mémoire de son membre le plus âgé. J'adore ces tribus qui n'oublient pas, mais à choisir, je préfère les tribus qui savent se souvenir et qui le font.

L'ex-écrivaine, qui ne sait pas encore qu'elle est une ex, s'en va. Elle tangue – volume de mère asturienne et manières de père mexicain – au rythme de ses pianotements sur son portable dans le couloir qui conduit aux ascenseurs. Sur l'écran de son iPhone, un « j'arrive », prestement écrit à l'adresse de son mari, un Cantabre accro au Fervex en sachets et au supplément littéraire *Babelia* du temps jadis, défenseur de l'édition dure à couverture molle.

Que le chemin était long entre l'absence de désir, l'accouplement et le « Il vaut mieux que je m'en aille ».

Oui, ça vaut mieux.

La fuite, en urgence.

Elle s'en va parce qu'aujourd'hui ce n'est pas elle qui aurait dû être ici, mais ma Bien-aimée Zombie.

Qui ne répond jamais, qui mourait d'amour il y a deux semaines à peine, qui s'est volatilisée. Tu fais un sacré détective, toi qui laisses filer non seulement des cadavres bidon, ou des clients débiteurs, mais aussi la prétendue femme de ta vie.

« Tu n'es pas fatigué de vivre ta vie comme ça ? m'a demandé l'écrivaine néfaste.

– Qu'est-ce que ça veut dire, "comme ça" ?

– Sans entrain, comme si tout t'était égal. Comme quelqu'un de suicidaire.

– Il se fait tard, on t'attend. »

« Tu n'es pas fatigué de vivre ta vie comme quelqu'un de suicidaire ? » C'est ainsi que l'héroïne, Leonor Zurita, interpelle son amant, byronien sans concessions, page 65 du futur roman noir provincial encore en instance d'écriture.

Pauvre idiote, et moi, pauvre imbécile.

Au-dehors, des voitures rugissent dès le petit matin sur la Gran Vía madrilène, petits et véloces assemblages qui crachotent par leur tuyauterie percée. Ce soir plus que jamais mon corps est à moitié capitaine Crochet et à moitié Peter Pan. J'attrape la deuxième Heineken du meuble-bar pour que la bière d'importation – et non un truc digne, comme un bon vin ou un Ardbeg étendu d'eau – me fasse me sentir misérable. Conformément aux canons, je me laisse choir dans le canapé et je jette un coup d'œil à l'écheveau de draps dans lequel a été exécuté un coït rageur, sans autre délit que celui de maltraiter la nuit.

« Pour quelle raison les gens sont-ils déprimés de nos jours alors que personne ne devient triste, ce qui est pourtant à la portée de tous et hors d'atteinte de l'industrie pharmaceutique ? »

À vrai dire, je n'ai pas voulu m'entendre répondre et j'ai gardé mes répliques pour moi. Ça lui était égal :

« Je t'ai parlé de mon prochain roman ? »

Sans arrêt.

Inlassablement.

Y compris quand je te mordais la bouche pour que tu te taises.

Bien-aimée, Bien-aimée Zombie, je t'interpelle directement maintenant : peut-être n'es-tu pas venue parce que tu es tombée dans un abîme catégorie A, dessiné à coups de lignes de coke et de méchanceté soigneusement dosée. C'est ça ? Ou est-ce parce que tu me protèges ? Tu le dis toujours : « Je te protège. » De quoi diable dois-tu me protéger ? Tu veux me convaincre que tu as bon cœur ? Comment accepter et interpréter alors tes expressions d'enfant cruelle, ces ailes versatiles, cette moue genre « Congédie toi-même les domestiques, j'ai la nausée dès que je mets un pied par terre, aujourd'hui » ? Je jure que je ne recherchais pas ça, à mon âge et avec ma connaissance des chausse-trappes, encore moins sachant qu'il s'agit de l'épouse du gangster, et pourtant, me voilà nouvelle incarnation, oh ! *infelize*, de Vincent Vega, alors que le gangster est Luis Carbonell, rutilant conseiller spécial d'un ministre du Parti populaire modéré, pondéré et pas encore mis en examen – cette nuit du moins – pour corruption.

Oh ! Carvalho, ne sois pas idiot et reconnais qu'il est également possible que ta Bien-aimée Zombie ne soit pas venue parce qu'elle ne veut pas poursuivre cette histoire, parce qu'elle a fait ses comptes et opté pour une future maternité, un bon niveau de vie et un tiroir débordant de cachets plutôt que pour un travailleur indépendant, homme à femmes féministe, amant en dessous du niveau de survie, avec un salaire minimaliste, un tiroir de chaussettes noires et deux de chaussettes de sport

lavées et pliées depuis les triomphales années quatre-vingt-dix, date de la dernière facture réglée au gymnase Colomb.

Reconnais-le, tu n'es en rien un bon investissement. Et dire que tout allait si bien pour toi quand tu étais à peine vraisemblable.

Je brandis la seconde bouteille allemande. Je te salue et te regrette, Écrivain, voisin, père, vampire. Que la vie est facile quand quelqu'un y met de l'ordre en y introduisant des causes et des effets, des répliques intelligentes, un final sensé. Je me regarde du dehors comme lui me regarderait aujourd'hui et m'expulserait à coups de pompe du livre que je suis mentalement en train d'écrire sur tout ça. Tu es un cliché pur jus, Pepe : ivre, seul, nu et désespéré. De sorte que pour éviter de barboter davantage dans les lieux communs, j'ouvre le placard et y prends une boîte de friandises – délicate attention de l'hôtel littéraire – et, entre la bière et les bonbons Haribo, je me retrouve moins pâture livresque et plus moi-même.

Je suis dans l'attente d'une apparition. Je le sens. Entrez, je vous en prie, monsieur Parsifal. Vous êtes ici chez vous mais essayez d'être bref et égratignez juste ce qu'il faut, parce que je ne suis pas disposé à recevoir de profondes griffures. Si vous y prêtez attention, la charrette de la Santa Compañía, cahotant dans la boue, arrive au loin, mélancolie et âmes en veille. Si ça se trouve, vous coïncidez. Si ça se trouve, vous ne vous gênerez même pas. Si ça se trouve, vous faites partie du même récit, elle et vous.

Qui est-ce que je veux tromper ? Je veux que tu franchisses le seuil de cette porte et que tu me dises, ok, tue-moi, c'est bon. N'importe quelle excuse fera l'affaire. Quelque chose du genre tu as été séquestrée par des extraterrestres, raison pour laquelle tu ne pouvais pas répondre au téléphone ni venir à ce rendez-vous aujourd'hui. Bon sang, mais c'est bien

sûr, comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, les extraterrestres, putain, c'est ça, quel empoté je fais. Et en te voyant arriver, je dirai : « Ok, embrasse-moi, tais-toi. »

Style de vie, dépenser sans compter, sécurité, la fête que certains ne peuvent écouter que depuis la cuisine : toujours la même vieille histoire, celle du tireur gaucher de Manchette, celle du personnage de Juan Marsé, le Pijoaparte, qui sillonne à moto les routes du Carmelo, celle de l'ours manouche du cirque Romanès, qui fait rire un public de nantis et lui procure du plaisir.

Pognon, pognon, pognon.

De toutes parts.

J'allume la télé. Au programme, bien entendu, la Catalogne.

Un troupeau en débandade de bisons, matrones décidées et élèves perfides du Lycée français sera précipité dans l'abîme à la fin de l'été, en espérant que le chant marial de Montserrat et l'Union européenne les retiennent au bord du gouffre. Mais ça ne sera pas le cas, je le crains.

Les couleurs catalanes aux balcons et sur les revers de veste.

Les voleurs de bestiaux espagnols, de leur côté, sont effrayés, excités, dépassés : ils n'arrivent pas à y croire tellement c'est terrible et alléchant.

Et, au milieu, les bonnes gens immaculés, les pantins qui montrent la gauche d'un doigt, le réchauffement climatique de l'autre et, d'un froncement du nez, les tennis Nike fabriquées en Inde.

Bannières patriotes, bannières idiotes.

Ne confie jamais les clés de la maison à ceux qui brandissent une batte de baseball, ou qui te font un doigt d'honneur, ou pour qui la Catalogne, comme Zamora, finira par se rendre, ou ne sera pas.

Encore des drapeaux sur les façades des édifices publics, dans les rues.

Tu as trop bu, Carvalho, ivre, malade, vieux.

Clic. Silence. Paix.

Je m'approche de la fenêtre. Mauvais acteur, bon automate. Les carreaux sont embués. J'écris du doigt sur la vitre les cinq lettres du mot « MERDE », à travers lesquelles je regarde le trafic sur la Gran Vía, tandis que – j'imagine, je visualise, je me fais du mal – Carbonell doit te retenir prisonnière, attachée à une colonne de marbre ou à un verre de Cardhu et un paquet de Winston, et sûr qu'il traîne la jambe pour imiter Richard III. Sûr que Carbonell a lu Shakespeare. Sûr qu'il soigne son rôle de méchant et toi, celui de la veuve chaste. Tu as trop bu, Falstaff, ivre, condamné, vieux.

On aurait pu partir loin, être heureux, Bien-aimée Zombie. D'une certaine manière que je ne sais pas expliquer cette fois, la manière la plus impossible était la plus propice.

Heureux à Rome, en Syrie ou même à Bangkok, mais loin de l'aéroport, j'y ai perdu un ami.

Il y a un paquet de choses que mes parents m'ont dites quand j'étais gosse, auxquelles je n'ai pas prêté la moindre attention, et maintenant que je suis vieux, je comprends que j'aurais mieux fait d'en tenir compte. Pendant des années, gamin, je ne me lavais qu'une seule main avant de passer à table, celle dont j'étais censé me servir pour saisir le pain, ou un fruit, ou ma fourchette. Une fois, ma mère est restée à la porte de la salle de bains, à se pourlécher les moustaches jusqu'à ce que je m'en rende compte. Je l'ai regardée, tandis que l'eau continuait de couler sur ma main. Que je n'avais même pas savonnée parce que j'aurais dû utiliser l'autre main pour ça, et donc court-circuiter mes pratiques d'hygiène minimalistes. Je me rappelle son ton goguenard lorsqu'elle me dit :

« *Neno, para rezar e pecar, pecha a porta dentro*[1]. »

Le souvenir de cette phrase vient à point nommé en cet instant où toutes mes forces sont concentrées sur mes bras et mes épaules, dans l'intention d'empêcher deux armoires à glace de parvenir à leur fin : m'enfoncer la tête dans la cuvette des toilettes, tremper mon visage dans mes propres urines, car il me semblerait un brin exagéré de penser qu'ils cherchent à me noyer. Ils veulent juste me donner une leçon, m'intimider, éviter que je la revoie, que je joue les Werther au bar Joséalfredo – « Regarde-toi dans le miroir : pas vrai qu'on fait un joli couple, Pepe ? » –, que je revienne à Madrid, une ville tellement puissante qu'elle a survécu à une maire comme Ana Botella et à un chanteur comme Joaquín Sabina.

Qu'est-ce que ça aurait changé, mère, si j'avais fermé la porte des toilettes, dans cette cafétéria d'une rue centrale de Madrid ? Rien. Ces types m'attendraient dehors, essaieraient d'enfoncer la porte, d'arracher ce loquet que jamais, depuis que je suis gosse, je ne consens à utiliser, peut-être en guise de rébellion inoffensive, comme la plupart des rébellions que l'on épouse à l'adolescence. Les types ne relâchent pas leur effort, putain, et cette odeur de pisse me file les premières nausées, et ce que tu as dans le dos, Carvalho, c'est un mocassin de marque – il est impensable que ces pieds aient de la classe sans lacets – qui t'utilise comme piston. Ils crient, mais tu ne sais pas ce qu'ils disent. Quel dommage, toute cette sciure que tu dois ramasser avec tes pantalons fraîchement repassés par le *room service* de l'hôtel Las Letras, où hier – c'est si loin déjà ! – a eu lieu l'anecdote avec Juliette Binoche, et où un soir tu as dîné de fromages, vins et baisers avec cette femme qu'on t'enjoint à présent de laisser en paix.

1. En galicien : « Garçon, pour prier et pécher, ferme la porte de l'intérieur. » (Toutes les notes sont du traducteur.)

Ils me tirent en arrière par les cheveux pour me sortir la tête de la cuvette des toilettes et vérifier que j'ai bien retenu la leçon. Le type – appelons-le Pixie – qui me tient par ma malheureuse chevelure fouille mes poches jusqu'à ce qu'il en extirpe mon billet de train. L'expression de son visage paraît ciselée par un bistouri obstiné à donner à cette binette l'air d'appartenir à un garde du corps *vintage*, un de ces types qui ne sont pas parvenus à éviter qu'en tirant sur Jackie, on ait abattu Jack. Le teint rubicond, les yeux petits et très rapprochés, des lèvres bordant une bouche que je me ferais un plaisir d'éclater à coups de poing américain. Mouche blonde sous la lèvre inférieure. Je ne parviens pas à voir son acolyte – hum… Dixie ? – placé derrière moi. L'un demande à l'autre quand est-ce que je pars. Il me reste une heure. Ils peuvent être tranquilles : la gare d'Atocha est à quinze minutes.

« On veut pas te voir dans les parages, dit Pixie. T'as compris ? Laisse tomber, ou aujourd'hui, ce sera rien à côté de ce qui t'attend. On t'a averti de toutes les façons possibles. Elle va pas te revoir. T'as pigé ? On sait tout. Y a pas une ligne, pas un message qu'on a pas lu ou écouté. Tu captes ça aussi ? »

J'acquiesce d'un mouvement de tête tandis qu'ils m'asseyent sur le sol des toilettes. Je sens mes fesses devenir tout humides. C'est humiliant, mais au moins c'est une sensation qui vient de l'extérieur. Je suis le citoyen sur qui personne ne braque sa caméra quand il devient un héros. Le Marlon Brando qui se prend une branlée et que le producteur du film élimine au montage. Un parfait cocktail de sang et de sciure.

« T'es sûr d'avoir bien compris, Catalan ?

– *Eu entendo perfectamente*[2]… »

Je crois en effet que nous devons bâtir un pays différent et plurilingue dès à présent.

2. En galicien : « Je comprends parfaitement. »

« Je te comprends pas si tu baragouines.

– Je dis que, dans ce cas, pas question de négocier le référendum. »

Une mornifle style *Anacleto, agente secreto* dans la gueule, balancée par Dixie, et ils se tirent. Je sais d'expérience qu'on ne fait jamais mourir l'idiot du village dès les premières scènes. Une bonne réplique à temps prolonge les séries, sinon à quoi servirait Moriarty ?

Après quelques secondes, je me lève, me regarde dans le miroir, constate l'ampleur du désastre, me donne un coup de peigne et sors. Les deux serveurs font comme s'ils ne s'étaient rendu compte de rien. L'un, sud-américain, fixe le téléviseur, très préoccupé parce que Gareth Bale, à l'entraînement ce matin à Valdebebas, n'a blagué avec aucun de ses compagnons. L'autre, du pays, me regarde du coin de l'œil. Je lui demande ce que je dois pour le café, et la sciure.

« Ne sortez pas comme ça dans la rue. Prenez quelque chose, avant.

– Donnez-moi une eau-de-vie, glacée. »

La gnôle arrive. Et s'en va aussitôt. Il en vient une autre. Qui prend le temps de se reposer, mais s'en va aussi. Eau-de-vie. Moi, je devrais en faire autant.

« Vous êtes d'où ? Vous n'avez aucun accent. »

Je le lui dis.

« Mouais (on dirait que ça lui fait de la peine). Ici, regardez autour de vous. Une maire style Jeanne la Folle et une invasion de mantilles et de gamins tirés à quatre épingles. Je ne sais pas ce que vous trafiquez, mais soyez prudent avec des gens de cet acabit.

– Vous savez garder un secret ?

– Non.

– Alors vous êtes mon homme. »

Je lui explique pourquoi on m'en veut autant, avec l'espoir que demain on en parle dans tout Madrid : le nom de Carbonell est associé à la future équipe de gouvernement de la Communauté de Madrid. Je me sens aussi bavard que le torero Mario Cabré, mais mon rôle de Lancelot interprété par saint Jean Baptiste est un rôle muet et je m'abstiens d'entrer dans les détails. Il ne me fait pas payer les eaux-de-vie ; après ça, on dira qu'il n'y a pas de pont fraternel jeté entre les communautés. Je traîne mon corps en piteux état jusqu'à Atocha. En mon for intérieur et anormal, je caresse encore l'espoir de la voir dans la gare, au premier étage ou parmi les mille tortues de l'incroyable petit lac. À défaut, un message sur mon portable ou alors un avion inscrivant dans le ciel si bleu de Madrid une phrase me rendant espoir. Mais la réalité s'en tient au scénario et rien ne se passe.

Il est l'heure pour les passagers de l'AVE, le train à grande vitesse, de prendre place à bord. Je repère mon siège et m'y laisse tomber. Fenêtre. Le train démarre. On annonce un film d'amour, cancer et rédemption. Sur le siège à côté de moi, un costard-cravate examine du coin de l'œil les taches cramoisies de ma chemise. Je l'ignore, me colle les écouteurs dans les oreilles et cherche sur mon portable quelques « Grands succès » gratuits contenant le moins de mines antipersonnel possible. Mon corps commence à être bien dolent, et je choisis d'entendre la voix d'Aznavour. J'ai conscience que ce n'est pas un bon choix parce qu'Aznavour a coutume de tomber sur d'anciennes maîtresses à tous les coins de rue et de leur demander si elles ont été heureuses au cours des vingt dernières années. Mais, en faisant un effort, mon français peut être aussi mauvais que je le veux.

2

Tuer, c'est de l'argent

« Le temps, c'est de l'argent. Cette expression protestante, on sait ce qu'elle signifie », dit Max à Amèlia, à l'instant même où il laisse ses lunettes tomber dans le vide, comme le ferait une trapéziste qui saurait, avec toute la certitude du monde, qu'elle sera retenue par ses jambes : une cordelette grenat, jaune, bleue, sale.

Max et Amèlia, la quarantaine tous les deux, bien que l'âge de la dame paraisse indéterminé – massages, maquillage, vêtements jeunes – mais bien au-delà des trente ans. Elle possède un charme nerveux, des yeux verts, de longues jambes qui semblent conduire à une fenêtre sur le monde. Jolie quand les traits de son visage ont un moment d'oubli d'eux-mêmes. Max passe beaucoup de temps à la regarder, captivé. Parfois, elle lui paraît adorable, à d'autres moments, idiote, odieuse. Lui-même ne comprend pas comment il peut la désirer, l'aimer autant qu'il la méprise.

Max est barbu, grand et lourd. « Comme un centaure », se dit souvent Amèlia. Les centaures séquestraient des femmes pour les forcer à les aimer. C'est ce que Max lui a expliqué, une fois, dans un de ces moments où il s'abandonne à la tendresse. Un géant maladroit, dont on dirait qu'il s'efforce

de s'adapter à des mains nouvelles, et que tout a vocation à lui échapper ou à se briser dès qu'il s'en saisit.

Max et Amèlia, Amèlia et Max.

Ex-amants adultères, camarades à présent et, de temps à autre, occupants corporels du même lit. Individus urbains, savourant leur promiscuité à l'arrière-goût judéo-chrétien, amis – amis seulement, amis et davantage, les amis ne se font pas ça, mon ange – qui dorment ensemble, sillonnent la ville au gré des parcours littéraires et découvrent les secrets de Barcelone avec son Gaudí et son gothique postiche, son pont de Vallcarca et sa place Orfila, et ici se trouvait la Casa de las Mantas et là on fait travailler de jeunes Nigériennes. Des amis qui se fâchent pour un rien et cessent de s'appeler, de s'écrire, de se voir. Des camarades épris de caresses et de thé vert. Amants, ex-amants et ça recommence. Fermer des portes, ouvrir des chakras, dépassement de soi, namasté, à Collserola à moto, ce devrait être une Fat Boy et non cette Sym Fiddle III, un jour peut-être, Maximiliano, « j'adore être avec toi, tu pars déjà ? Tu as joui ? Moi aussi. Eh bien, je ne t'ai pas entendu ».

Amèlia et Max, Max et Amèlia.

Stratégies, peurs, renoncements et confort.

Leurs corps nus, leurs consommations dans ce salon de thé de la rue Bailén. Lui, il travaille dans une société de courtage, elle, elle veut être – elle est – actrice, un jour en pleine ascension, le lendemain en plein déclin. Lui, il gagne de l'argent, elle, elle veut être – elle est – actrice. Lui, il paye Netflix pour tous les deux, elle, c'est à peine si elle l'utilise. Lui, il adore Elvis, elle, les chevaux, actrice *amateur**[1], underground, en formation, elle veut être – elle est – actrice et je n'irai plus jamais à aucun casting, en vérité, je te le dis. En vérité elle le lui dit, mais elle ne renonce pas car vouloir être

1. Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

actrice, l'être, c'est la dernière goutte de carburant qu'il lui reste après toutes ces années. Amour, vocation, sans enfants ni travail stable. Mieux vaut ne pas trop y penser.

Max aime bien la touche cow-boy qui, de temps en temps, lui fait parcourir Barcelone vêtu d'un gilet de cuir, d'une veste à franges et d'un chapeau à rivets, convaincu qu'il est l'Homme Marlboro, bien qu'au final on ne le confonde qu'avec le cow-boy de Village People.

Quand ça arrive, Max garde son humour et feint de ne pas être affecté.

Même s'il a des envies de meurtre, évidemment.

Mais c'est que les gens sont stupides, ils continuent même de voter pour le Parti socialiste de Catalogne.

La Harley-Davidson Fat Boy, il la mérite.

Aujourd'hui, il n'est pas habillé en cow-boy. Quand il retrouve Amèlia, il est vêtu de façon sobre et élégante, mais il finit toujours par regretter de lui avoir fait cette concession. Ne pas être comme les autres, en vérité je te le dis.

« Chaque moment a son prix, il faut le conserver précieusement…

– Max, je sais ce que veut dire "le temps, c'est de l'argent"… »

Elle a l'impression qu'il parle sans arrêt. À toute heure et de n'importe quoi. Mais aujourd'hui, peut-être parle-t-il plus que de coutume. Elle le trouve nerveux. Amèlia est convaincue que c'est à cause d'elle, parce que c'est elle qui a appelé pour qu'ils se voient, après plusieurs jours – une semaine, deux… ? – sans se faire signe. Elle l'a clairement pris par surprise. Elle a même remarqué ses hésitations au téléphone. Il a prétexté qu'il avait un rendez-vous, qu'il valait mieux se voir un autre jour… Mais Amèlia a insisté. Elle a suggéré qu'ils jouent à la dînette et qu'ils restent dormir dans son appartement, près de la place du Rellotge. Et Max, bien sûr, a accepté.

Et maintenant, dans ce salon de thé de la rue Bailén, presque à l'angle de la rue Aragón, ils sirotent, lui, un Indian Tonic avec de la glace et du citron, et elle, une infusion aux fruits des bois. Le sachet d'infusion est joli, on dirait du tissu, et la tasse toute douce, couleur terracotta. Cela devrait générer chez Amèlia une harmonie que le bavardage de Max effiloche. Mais elle reconnaît que ce n'est pas entièrement sa faute. Amèlia dispose de son propre arsenal de nerfs activé par un simple WhatsApp qui n'arrive pas.

Amèlia et Max.

Max, Amèlia et Manel.

Le WhatsApp devrait être envoyé depuis l'un des portables de Manel, sa liaison du moment, un policier municipal aux manières expéditives, virilité brute sous-groupe caractère de chien. Le flic municipal se plaît à la faire souffrir en promettant des appels ou des rencontres qui ensuite ne se produisent pas. Mais l'appel d'aujourd'hui n'est pas un appel de plus. Elle n'aurait pas dû se laisser convaincre. Elle n'aurait pas dû, mais elle l'a fait. Et à présent, elle serait enchantée de mettre un terme à cette folie. Elle serait même enchantée de ne jamais avoir rencontré ce type. Pourquoi ne s'est-elle pas contentée de Max ? Cette espèce de baignoire d'eau tiède de Max, son empressement de tous les instants, toujours, sans orgueil, cette loyauté ?

Elle avait su dès le premier instant que ce n'était pas une bonne idée, loin de là. Pas plus tard qu'hier, elle a appelé Manel à deux reprises pour lui expliquer qu'elle avait changé d'état d'esprit, mais il n'a pas décroché. Aurait-elle pu le décevoir ? Elle l'ignore. « *Per què et deixes fer coses així, Amèlia*[2] *?* »

2. En catalan désormais, sauf précision contraire : « Pourquoi te laisses-tu faire des choses pareilles, Amèlia ? »

« D'un point de vue capitaliste, dit Max, l'argent, le capital, c'est du temps accumulé. Tu gagnes du temps pour faire autre chose. Tu as des gens qui font des choses pour toi et, de fait, ça te donne du temps, leur temps, qui devient le tien. La mort, c'est l'absence de temps. C'est pourquoi accumuler de l'argent, ou du pouvoir qui se traduit en temps, te donne la sensation que tu t'éloignes de la mort. Les riches croient – de temps en temps, du moins – que la mort n'existe pas… aussi longtemps qu'ils auront de l'argent, qu'ils amasseront de quoi s'acheter du temps.

– J'ai eu de l'argent et je n'ai jamais rien pensé de tel… »

Max éclate d'un rire qui s'efforce de ne pas paraître dégradant ou offensant. « Ça n'a rien à voir, mon ange. Je parle de masses d'argent. D'un fric inépuisable, dont tu ne peux même pas imaginer qu'il puisse avoir une fin », se dit-il tandis qu'il se racle la gorge, et hoquette comme une vieille cafetière qui préviendrait que le café est prêt.

La jeune femme est à chaque fois surprise par les connaissances de toutes sortes de Max. C'est ce qu'elle admire chez lui. C'est une bonne chose d'admirer pour aimer. Sans admiration, il n'y a pas d'amour, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elle admire Manel ? Il la fascine, c'est vrai, mais il n'y a rien d'admirable chez lui. Et pourtant, elle l'aime peut-être. Oui, elle l'aime sans admiration, autrement dit sans amour, alors que Max, elle l'admire, elle le désire, parfois même elle l'aime presque d'amour, et alors… ?

« *Per què sempre així, Amèlia*[3] *?* »

Elle voudrait que la journée se termine une bonne fois pour toutes. Qu'on soit demain, ou la semaine qui vient, ou même hier. N'importe quel jour sauf aujourd'hui.

Elle entend Max, sans l'écouter, et se rappelle quand ils ont commencé. Leur histoire d'amour adultère, les chambres

3. « Pourquoi c'est toujours comme ça, Amèlia ? »

louées, les coups de téléphone en cachette. Ensuite, brusquement, tout a changé. Elle, son fils de pute de mari l'a plaquée et Max, à ce qu'il raconte, est parti de chez lui pour être seul et réfléchir. Et inopinément tout ce qui marchait bien entre eux a cessé de fonctionner. Curieux, fort curieux qu'ils aient cessé de s'entendre dès lors qu'ils ne trompaient plus personne, que plus rien ne s'interposait entre eux. Max s'entête à vouloir repartir de zéro, et il ne renoncera que lorsqu'il aura atteint son but. Et elle, elle sait que son histoire avec Manel n'ira nulle part parce que ce type ne compte pas pour grand-chose, et qu'en outre il ne vaut rien de bon. Pour l'heure, c'est Max qui amortit les coups de Manel, et c'est peut-être pour ça qu'elle se laisse manœuvrer et maltraiter par ce type, parce que Max est là, à attendre, à la soigner, à l'aider à se relever si c'est nécessaire, à s'obstiner encore et toujours à recommencer leur histoire du début. Max, le gentil Max, glisse discrètement des billets de vingt euros dans le livre qu'Amèlia est en train de lire – le dalaï-lama, un prix Planeta du roman, *Les Techniques de respiration pour acteurs* – ou dans l'étui de son portable. Là, Max insiste pour qu'ils aillent dîner dans un *restaurant** de Gràcia, près de chez lui ou, pour mieux dire, près de son lit. C'est ce qu'ils vont faire. Elle dînera, elle restera dormir, mais avant, il faut qu'elle reçoive ce WhatsApp qui la tranquillise. Mais le message n'arrive pas et elle est envahie d'un sombre pressentiment, qui la pousse à rentrer chez elle.

À l'heure qu'il est, l'aïeule Merçè a dû revenir de sa promenade et on n'attend pas la petite avant l'heure du dîner.

Elle consulte l'heure sur son portable.

Elle écoute Max.

Nouveau coup d'œil au portable.

« Tu attends un coup de fil ?

– Je crois que je vais rentrer. »

L'attitude de Max se durcit. Il remonte ses lunettes sur son nez. Les quitte. Soupire. Il ne sait que dire, ou plutôt, il sait qu'il ne devrait pas dire ce qu'il s'apprête à dire. Se lever, se barrer, l'envoyer paître. Montrer qu'il a sa dignité. Son amour-propre.

« Je suis désolée de changer d'avis. Je sais que ça te déçoit, mais je ne me sens pas en forme. On se revoit vendredi si tu veux et on fait ce qu'on avait prévu aujourd'hui.

– Je ne suis pas un jouet, et ce n'est pas la première fois, Amèlia.

– On était d'accord pour se dire les choses comme on les sentait, n'est-ce pas ? Pour ne rien forcer.

– Oui, mais tu ne peux pas changer d'opinion d'une heure à l'autre. Ça me donne le sentiment, je ne sais pas moi, que j'ai dit ou fait quelque chose de mal…

– Mais pas du tout. C'est moi. C'est un jour sans, voilà tout. Laisse tomber, s'il te plaît.

– Je ne veux pas laisser tomber. Je n'y comprends rien. Tout à coup…

– Ce n'est pas tout à coup. Je t'écoute, j'écoute ce que tu dis. Tu fais toujours comme si les choses allaient de soi. Bon, ça n'a pas d'importance. C'est une journée qui a mal tourné. Restons-en là. J'ai eu tort de t'appeler. Je regrette.

– Non, tu as bien fait. J'avais très envie de te voir.

– Moi aussi. Je veux juste rentrer chez moi. Tu m'accompagnes ? »

Silence.

Tic-tac, tic-tac.

« Je ne mérite pas ça.

– Tu as raison. Tu ne le mérites pas. Excuse-moi. Je suis sur les nerfs. Ça fait un bon bout de temps que rien ne me réussit, et je t'entends parler et parler comme si tout allait

bien et je ne sais pas. Ça m'énerve que tu sois si positif. Que tu ne te rendes compte de rien. Je suis une femme forte et je prends moi-même mes décisions, mais je suis lasse. Tu ne peux pas comprendre. Toi, tu obtiens toujours ce que tu veux. Moi, j'ai divorcé, je suis seule, j'ai quitté mon boulot pour pouvoir me consacrer à ce qui m'intéresse vraiment et, je ne sais pas, où est la justice dans tout ça, à quoi ça rime d'essayer de faire les choses du mieux possible alors que je ne peux même pas m'acheter une crème pour le visage ?… Et toi tu es là, en mode Colonel America…

– Captain America.

– Tu vois ? Ça non plus, je ne supporte plus. Je suis sans doute à bout de nerfs, mais est-ce que c'était nécessaire de me corriger ? Enfin, allez, on s'appelle, d'accord ?

– Attends, tu as bien cinq minutes ? On peut parler encore un peu…

– J'en ai marre de parler. N'insiste pas. Allez, sortons d'ici. »

Elle est déjà dehors, et elle remonte le col de sa veste pour se protéger de l'humidité pendant que Max règle les consommations. Elle a pensé proposer une sorte d'armistice tandis qu'il la raccompagne chez elle, mais il semble que Max se soit drapé dans sa dignité, et elle ne le fera pas.

« Je prends par en haut. J'irai peut-être me faire un film au ciné Verdi.

– C'est comme tu le sens. »

Ils prennent congé, et échangent des baisers qui atterrissent sur la joue l'un de l'autre.

Tu n'es qu'une petite salope. Un labyrinthe sans entrée ni sortie, un mot croisé mal fait que je m'évertue à vouloir terminer. Tu n'es qu'un chieur, un animal soupçonneux, sans amour-propre. Le macho de toujours, sans aucune sensibilité.

Chacun de son côté. Fin du quatorzième épisode.

Amèlia prend le chemin de chez elle, un logis qu'elle partage avec sa grand-mère et Elsa, sa petite sœur. C'est un appartement haut de plafond, plus de cent mètres carrés, avec un balcon donnant sur la rue Pau-Claris et sur l'une de ces cours intérieures dont rêvait l'urbaniste Ildefonso Cerdà. Orpheline depuis l'âge de dix-huit ans, après la mort de ses parents dans un accident de la route alors qu'ils revenaient de leur appartement de L'Escala, dont ils étaient locataires, tout comme du merveilleux foyer ensoleillé de son enfance rue Amigó. Son père était un homme sexuellement très attirant, grand, fort, tellement blond qu'en été ses cheveux faisaient penser à de la cendre, des yeux verts qu'elle et sa sœur avaient reçus en héritage, le typique séducteur qui plaisait à tout le monde. En particulier aux banques, qui lui prêtèrent sans compter. Des trous dans la caisse que durent combler ses parents, tenanciers d'un bar routier à Sants, un ou deux amis dûment tapés, et les heures supplémentaires et autres gardes de sa propre épouse, aide-soignante à l'hôpital del Mar, dans le quartier de la Barceloneta, brune, andalouse, belle et discrète, aux allégresses vécues aussi promptement que si elles-mêmes avaient conscience qu'arriveraient vite et pour longtemps les raisons d'être triste. C'était lui qui conduisait lorsqu'ils se sont tués. Amèlia est convaincue que même à l'instant de la collision contre un autocar de la Sarfa, la compagnie qui dessert la Costa Brava, aucun reproche n'a été formulé par sa tendre épouse, belle et réservée, qui dut penser que, au moins, c'était elle et nulle autre qui mourait à ses côtés.

Elle consulte à nouveau son portable : rien. Elle compose le numéro de Manel, mais son téléphone est éteint. Elle s'arrête à l'épicerie de Joan et achète du lait de soja et les petits palmiers qu'Elsa adore trouver à son petit déjeuner. Elle

discute avec Joan et avec Edmundo, le vendeur équatorien, sans nécessité, juste au cas où il faudrait qu'ils se souviennent de cette conversation banale. Il est sept heures et demie quand elle pénètre dans l'élégante entrée de son immeuble et, après avoir attendu le cliquetis du vieil ascenseur, poussif mais sûr, elle arrive au troisième étage. La porte est tirée mais pas fermée à clé. Elle entend aussitôt le trottinement de Vaillant qui vient la saluer dans le couloir. C'est un berger vieux et bonasse, un membre de la famille depuis plus de quinze ans. Elle le sortira plus tard. Amèlia remarque tout de suite que Vaillant barbote sur le sol. Elle veut allumer la lumière mais en vain : les plombs ont dû sauter. Elle caresse le chien, parce qu'il a l'air inquiet. Ses pattes sont humides. Comme il en a l'habitude, l'animal se dresse sur ses pattes arrière et s'appuie sur la robe d'Amèlia, qui l'écarte avec brusquerie.

« *Què cony ha passat aquí*[4] *?…* » s'entend-elle penser ou dire à voix haute, elle ne saurait préciser. Elle passe dans la salle à manger, et n'est pas surprise de trouver ouverts les tiroirs de l'énorme armoire en bois noble, qui préside à la destinée de cette pièce et de presque toute la maison familiale. Cependant, au-delà de quelques documents éparpillés sur le sol et rendus poisseux par ce liquide dans lequel pataugeait le chien, qui geint et se réfugie entre ses jambes, Amèlia croit deviner un ordre à peu près normal dans les tiroirs. Elle plonge les mains sous les cartons qui tapissent les fonds des tiroirs et, à sa grande surprise, elle tombe sur la chemise bleue qui contient les papiers importants, les polices d'assurance et les actions, et aussi l'enveloppe avec les presque quinze mille euros que l'aïeule garde à la maison – à mille euros près, en plus ou en moins –, dans la crainte que la

4. « Qu'est-ce qui s'est passé ici, putain ?… »

guerre n'éclate à nouveau, que les banques s'effondrent, ou que soit déclarée l'indépendance de la Catalogne et qu'on sorte de l'euro. Amèlia est déconcertée. Pourquoi l'argent est-il toujours là ?… Elle ne sait que faire. Vaillant la pousse du museau. Elle a un mauvais pressentiment à cause de cette poix sur le sol. Il y a peut-être eu des complications. La jeune femme est de plus en plus inquiète. Peut-être Vaillant est-il blessé, et ce liquide est-il du sang, le sang du chien. Amèlia palpe le dos de l'animal, en vain, il n'y a pas d'entaille, pas de blessure, du moins elle n'en voit pas dans cette pièce sans éclairage, hormis la faible lueur qui pénètre par les deux grandes fenêtres derrière les fauteuils. Elle sursaute en voyant une silhouette menue dans l'un d'eux. Elle la reconnaît, bien qu'elle ne puisse distinguer son visage dans l'obscurité. Amèlia pousse un cri au moment où sonne son portable. Elle a les mains qui tremblent mais elle parvient quand même à prendre l'appel :

« *Malparit, què has fet*[5] *?* »

5. « Fils de pute, qu'est-ce que tu as fait ? »

3

Un pistolet sur le ventre, Tom Jones

Le pistolet braqué sur mes entrailles me fait tressaillir. Même si mon cerveau anticipait sa froidure, je n'ai pas pu éviter à ma peau et à mon corps de se crisper à son contact. Le type l'applique sur mon ventre comme s'il cherchait un trou où l'enfoncer. La pointe étale le gel glacé sur mon abdomen. Je pense au sperme congelé d'une baleine. Je ne sais qui me parlait de ça, l'autre fois. De nos jours, tout le monde sait tout, mais c'était peut-être bien ce timbré d'Alfons Subirats. Quant au misérable, là, il appuie, à gauche, à droite, tandis que j'essaie de voir sur le moniteur ce qu'il se passe dans mes viscères, de découvrir cette chose qui croît à mon corps défendant et qui est responsable de mes digestions belliqueuses, mes gueules de bois homériques, mes intolérances à des tas de choses au point d'en être arrivé au stade des blettes – personne ne veut en manger, mais qu'est-ce que c'est bon pour la santé !

« *Sent això ?* » Mugissement des vagues s'écrasant sur les rochers. « *És la seva sang. La seva sang al fetge. Circula. Té la melsa molt gran, ho sap*[1] *?* »

1. « Vous sentez cela ? C'est votre sang. Votre sang dans le foie. Il circule. Vous avez la rate très grosse, vous le savez ? »

Eh bien, oui, ma rate est énorme parce que mon foie est pré-cirrhotique. Ma rate est un terrain vague où échouent des hordes affolées de globules blancs qui s'égarent et ne retrouvent plus la sortie. Le médecin coupe le son à mon sang en ébullition et à ses vieilles toxicités. Je scrute son visage tout au long de l'échographie en essayant d'y déchiffrer ce doute, ce froncement de sourcils, ce regard sur l'écran, cette insistance à repasser le maudit appareil sur mon ventre.

« *Li importa si parlem de política ? És que estava parlant amb el Nando, que és un resident de La Rioja i ell no és partidari de la independencia. Jo sí però el que está bé és que cadascú pugui parlar i votar el que vol. Democràcia és això. No sóc independentista contra ningún. És un sentiment. És difícil d'entendre. Ell diu que sí però jo sé que no. Però al menys podem parlar, no creu ? La gent surt al carrer, famílies, en pau, somrient, societat civil… Per què ens volen tan malament ? Que els hi fa por*[2] *?* »

Moi, ce que je redoute, à parler du processus de séparation d'avec l'Espagne, c'est que ce ne soit qu'une stratégie sophistiquée pour distraire le patient moribond. Sur l'écran apparaissent plus de tumeurs qu'il n'est tombé de bombes sur Bagdad. Je note que je sue de trouille. Mes indices tumoraux sont au plus haut et ils ne baissent pas. Merde. Et les ecchymoses qui constellent mon corps après la raclée reçue à Madrid ne m'aident pas à rester tranquille et à apprécier le passage du gel, ici et là. Soudain, les avertissements cessent.

2. « Ça vous dérange si on parle de politique ? Parce que je parlais avec Nando, qui habite dans la Rioja et lui, il n'est pas partisan de l'indépendance. Moi si, mais ce qui est bien, c'est que chacun puisse parler et voter comme il veut. La démocratie, c'est ça. Je ne suis indépendantiste contre personne. C'est un sentiment. C'est difficile à comprendre. Lui, il dit que si mais moi, je sais que non. Mais au moins on peut parler, vous ne croyez pas ? Les gens sortent dans la rue, des familles, en paix, souriants, la société civile… Pourquoi ils nous veulent tant de mal ? Qu'est-ce qui leur fait peur ? »

Le sadique me tend du papier pour que j'essuie la poix sur mon ventre et me demande de me rhabiller.

« *És que hem de parlar, parlar, parlar… No pensa això, vostè*[3] *?* »

Ce que je pense, concrètement, c'est qu'il parle trop. Voilà ce que je pense. Lui et le reste du monde. Et que s'ils croient qu'on convainc les gens en parlant, c'est comme s'ils croyaient que la souffrance a une quelconque utilité.

« Alors ? Tout va bien ? » je demande.

Non, ne me dites pas.

« *Té hora aviat amb el doctor Vargas*[4] *?* »

Réponse incorrecte, mon ami. De sorte que je ne vais pas reposer ma question parce que, à présent, je n'ai plus envie de savoir. Comme le disait mon grand-père, il ne faut aller chez le médecin que pour demander une ordonnance.

« *Quina edat té ?*

– Trop d'années.

– *José Carvalho Larios. Carvalho, com el detectiu.*

– Oui.

– *Quina casualitat, no*[5] *?*

– Pas tant que ça.

– *Jo havia llegit algunes d'aquestes novelles del Carvalho. Estaven molt bé*[6]. Celui qui a eu le prix Planeta, *Les Mers du Sud*, et puis *Franc Jeu…*

– *Hors jeu.*

– Oui, c'est ça, *Hors jeu*. J'aimais bien cet écrivain, Néstor Luján. Ça fait un moment qu'il n'a pas gagné un prix, non ? »

3. « C'est qu'on doit parler, parler, parler… Vous ne pensez pas, vous ? »

4. « Vous avez un rendez-vous sous peu avec le docteur Vargas ? »

5. « Quel âge avez-vous ? » ; « Carvalho, comme le détective. » ; « Quelle coïncidence, non ? »

6. « J'avais lu quelques-uns de ces romans de Carvalho. Ils étaient très bien. »

« J'espère que tu en sais plus long sur les tumeurs que sur les livres », me dis-je. Une réflexion que je garde pour moi, qu'il n'aille pas se vexer et me faire une crise d'indiscrétion, envoyer Hippocrate se faire voir chez les Grecs et me dire que là-dedans, tout part en sucette.

Des heures plus tard, un imbécile avec qui je pourrais presque avoir assisté à des assemblées générales de la gauche, mais pas en tant qu'orateur, s'approche de moi sur une trottinette infantiloïde, puis me dépasse, manquant laisser la marque de son passage sur ma seule paire de chaussures italiennes en cuir et à lacets. Jusqu'à il y a peu, je pouvais porter des chaussures sans lacets, mais un beau jour, ma Bien-aimée Zombie m'a demandé de regarder mes pieds et puis ceux du reste de l'humanité, et à partir de là plus rien n'a été pareil. Cette péripétie majeure a eu lieu dans la rue Pez. Elle était vêtue de bleu, et le reste du monde était en gris.

J'ai jeté l'ancre devant le restaurant Els Tres Tombs, une des rares choses qui soient restées dignes de confiance dans le quartier. L'établissement regarde du coin de l'œil le marché Sant-Antoni, neuf et provisoire, comme si le regarder en face était un manque de respect envers le marché Sant-Antoni de toujours, ouvert à tous les vents depuis des mois et souffrant de maladie municipale, car les édiles s'évertuent à fournir du travail en déterrant ce qui est enterré pour pouvoir l'enterrer de nouveau. Barcelone devrait avoir pour emblème l'aigle de Prométhée, qui lui dévore le foie en un acte de régénération que mon bon docteur Vargas serait heureux de pratiquer sur votre serviteur. Un type affable et discret, ce Vargas, on vieillit ensemble, examen après examen, et un jour, sans aucune raison, ou du moins sans une raison dont je puisse me souvenir, il m'a expliqué qu'il avait été le médecin de Roberto Bolaño, au vu de quoi je n'ai pas su si je devais

me réjouir ou pas, étant donné ce dont est mort le Chilien. Lequel lui a consacré une nouvelle, publiée dans *Le Gaucho insupportable*. Je ne me rappelle pas l'avoir lue, ni l'avoir brûlée. Je passe au large de Els Tres Tombs, en jetant un coup d'œil professionnel aux tables du restaurant, plus par impossibilité de ne pas exercer le métier que j'exerce, et je m'efforce de garder mon sang-froid tandis que je passe en revue des visages connus, ou bien des visages inconnus ressemblant à des personnes de connaissance qui sont mortes ou ont fui dans une autre ville ou purgent une peine de prison ou sont recluses dans un hospice où elles perdent consistance au fur et à mesure que s'effacent les noms, les personnes et les choses. Les touristes, çà et là, au format couple ou famille rubiconde, ombres floues qui aident à reposer le regard, à la façon des pierres dans une rivière.

Tu devrais abandonner le quartier, Pepe, quitter la ville parce qu'elle, elle t'a déjà quitté, et ce que tu vois est un décor qu'a oublié d'emporter la dernière compagnie de théâtre. Les gens t'observent parce que tu regardes de façon bizarre, Pepe, mais personne ne sait qui tu es, personne ne te reconnaît, tout comme toi tu ne reconnais personne. Parfois une lueur, des yeux d'animal terrorisé, d'insecte, d'homme ou de femme vaincus non pas par une guerre ou des tanks, mais par la loi implacable des marchés, la gravité et l'arithmétique qui n'ont ni Dieu ni maître. L'extermination des quartiers, les touristes avec leurs bagages à roulettes, un local qui loue des bicyclettes et un autre qui te sert un café avec un muffin pour le prix d'une paella, les mêmes depuis toujours qui augmentent les loyers, les mêmes depuis toujours qui haussent les épaules et les mêmes depuis toujours qui se battent pour ne pas perdre leur dignité. Des files d'attente devant les cafés Starbucks, des files d'attente devant les restaurants de bienfaisance Dinar Just. Pas les

mêmes files d'attente, mais des files d'attente quand même. Des files d'attente pour les Festivals de musique au Forum des cultures, des files d'attente à l'église des Capucins pour manger et dormir. La nourriture est mauvaise, mais on te la sert dans une petite boîte. Au Forum, je n'en sais rien, il y a de la musique et du Coca-Cola, je suppose.

Je laisse derrière moi Els Tres Tombs, avec un store remonté et l'autre baissé, comme un clin d'œil de pirate, et je prends la rue Sant-Antoni-Abat. Joli spectacle que celui de cette jeune Pakistanaise, avec ses trente foulards en couleurs, et ces yeux ailes de corbeau, survolant un nez absolument parfait. Elle traverse la rue protégée par un type en gilet fluorescent orange chargé de caisses de bière Estrella, qui sont destinées à l'épicerie Ricardo, où des avis collés sur les vitrines annoncent la même chose depuis une éternité, mais qui revêt à présent une signification d'une grande clairvoyance : *Fruits Secs du Pays Grillé*. Ici, on ne crame rien, mais les uns et les autres sont désireux d'être Jeanne d'Arc, Torquemada ou Amandes grillées. Le Ricardo authentique, encore, qu'on apprenait par cœur : *Semences et Graines en Vrac. Pour Perroquets, Perruches, Agapornis, Calopsites, Canaris, Chardonnerets, etc.*, et enfin, au format paysage, quand l'imprimante est enfin amicale et vous apparaît comme une arme chargée de futur : *Amidon de Yucca, Farine de Maïs, Anis en Grain*. Tout à fait, de l'anis en grain, et pas en branche. Des bicyclettes, encore des touristes et encore des valises à roulettes, de toutes parts, sur le trottoir, sur la chaussée, et puis aussi un géant hindou, barbu bien sûr, et étrangement bedonnant, à la porte de sa boutique, engoncé dans un pull rayé noir et marron, très mode teenager. Une vierge païenne, vêtue de bleu, belle à vous faire changer de religion, sort du Super Bon-marché, et le Philippin ivre de toujours se querelle avec un échantillon du désastre national, un spécimen classique de la délinquance

inscrite dans les gènes, bien calé sur ses béquilles pour soigner l'entorse qu'il s'est faite il y a trente ans. On donne *Le Miracle d'Anne Sullivan* au théâtre du Raval, près de l'église de Nostra Senyora del Carme. Raval qu'on appelait auparavant Quartier chinois, et aussi Cinquième arrondissement, ce qui a des résonances bien françaises, très Maigret ou Tardi. On est dans la paroisse qui dépend du monastère des Hiéronymites, lequel sent encore le bois brûlé et les attentats anarchistes. Je bifurque sur la droite parce qu'il est de rigueur de le faire. Super Awami Fuits Secs, La Casa de las Mantas, étudiants, couleurs, odeurs et langues, et tout cela n'est pas mort, tout cela vit, d'une autre manière, et c'est très bien, détective rabat-joie, tu n'étais pas ainsi avant, et maintenant regarde-toi. Et il y a toujours le gaz butane, toujours le mendiant assis par terre, barbe blanche et bonnet, toujours du jus de fruit dans son emballage Tetra Brik et une petite bouteille d'eau minérale, marque Viladrau, un village qui vient d'être racheté par les Allemands avec le projet d'y construire un hôtel de luxe. Je prends la rue Botella, en laissant derrière moi la place du Pedró, et à hauteur du numéro 11 je lève le poing, camarade[7]. Enfin quoi, une vie sans rituels, c'est tout sauf une vie digne d'être vécue. Mais les membres d'un club de lecture parcourent la route de L'Écrivain et je sens que je ne devrais pas me trouver là, assailli par la pudeur et ma vanité blessée, alors je presse le pas et arrive là où les salons de coiffure commencent à feindre d'être unisexes, un Gitan en costume gris et chemise rose débat avec un gadjo qui se demande s'il doit poser des questions ou répondre à il ne sait quoi. Dans ces rues, tout le monde crie à propos de tout, de sorte qu'il est impossible

7. Les parents de Manuel Vázquez Montalbán vivaient au 11, rue Botella ; l'écrivain y est né.

de savoir de quoi il retourne, jusqu'à ce que tout soit fini, ou qu'il soit trop tard pour éviter les embrouilles.

Je décide de passer par la Filmothèque et de prendre six films, maximum autorisé. Depuis quelque temps je me suis mis en tête de revoir les films incontournables et de visionner les autres, aussi bons si ça se trouve, que je n'ai pas vus. Tu déraisonnes avec l'âge, détective. Comme s'il existait un Jugement dernier, avec un Dieu le Père cinéphile qui condamnerait ceux qui ne connaissent pas Tarkovski ou les répliques de Billy Wilder. Les putains et le Black au blouson noir zippé jusqu'au menton du bar Filmax me saluent en mode danseuses de cancan, bien qu'il soit possible que ce soit moi qui hallucine parce que je suis à jeun depuis la veille au soir à cause de l'échographie. À la Filmothèque, je me surpasse avec trois John Ford, *Vertigo*, un Bela Tarr, *Scandale* de Kurosawa – je l'ai vu il y a des siècles, j'ai beaucoup aimé et je ne me rappelle pratiquement rien, juste un beau gosse à moto et une gamine tuberculeuse. J'ai plus l'air sorti de *Manhattan* que d'un roman de Chandler. Je regrette, Écrivain, je suis un insoumis, et toi qui aimais tant la poésie, le Nobel, ils l'ont donné à Dylan, et sur une fontaine juste ici, dans la rue Sant-Pau, ils ont peint la tête de Frank Sinatra et personne ne sait qui a fait ça, et Dylan chante Sinatra et on ne sait quoi penser ni de l'un ni de l'autre. Une fois sur les Ramblas, c'est le spectacle attendu, portraitistes oisifs, Cayo le Colombien, touristes sans leurs valises qui avalent leur dîner à l'heure de l'apéro, pickpockets à vélo, filles en bandes de quatre contre des garçons par groupes de deux, c'est la combinaison gagnante. Le vieux fronton Amaya, devenu centre sportif, a pignon sur rue au milieu des Ramblas, lesquelles conduisent à la mer, qui, comme dit le poète, est la mort. Guifré, serveur

du Tapa/Apat, paella et terrasse, ouvre les bras pour pêcher les touristes de la même façon que les apôtres, à ce qu'ils racontent, pêchaient les hommes.

« Comment ça va, Tom Jones ? »

D'où lui vient de m'appeler Tom Jones, je n'en ai pas la moindre idée. Et je crois que lui non plus.

« On fait aller. Et vous autres ?

– Fidèle au poste, les pieds en compote, et prêt à mourir, victime de mon succès.

– Plains-toi à ta maire.

– Tu parles, elle est foutue d'aménager une piste cyclable aller-retour dans le couloir de chez moi. »

On rend coup pour coup dans nos brillants échanges verbaux, et c'est à moi de répliquer, mais là je suis en panne d'inspiration et puis je m'aperçois que le regard de Guifré me traverse à hauteur de poitrine. C'est parce qu'il a repéré des touristes, et il déploie ses tentacules pour pouvoir tous les alpaguer. Absolument tous. Je traverse la rue sans regarder et je pénètre dans l'entrée de mon immeuble, cette entrée immuable depuis des siècles. Sensation de traverser une porte du temps, malgré le changement de boîtes aux lettres et la superposition de couches de peinture, tant dans les escaliers que dans l'appartement, tellement peu spacieux que, même agrandi par adjonction de son jumeau de palier, il reste exigu, avec ses trente et quelques mètres carrés, murs verdâtres, mobilier de bureau acheté d'occasion, lots de matériel d'entreprises emportées par la crise, ça faisait l'affaire dès lors que ça ne venait pas de chez Ikea. La nostalgie du vendeur de salons trois pièces ou d'armoires à linge du temps où j'accompagnais mes parents, cet être coiffé la raie sur le côté, complet veston marron, embaumant le bois de noyer, détenteur du secret des mesures et des renfoncements, des portes abattantes et des lits superposés avec coin bureau

incorporé, c'est quelque chose d'agréable qui reste collé à mes souvenirs d'enfance. De toute façon, ce n'est pas moi qui me suis chargé de tout ça, c'est Biscúter.

Biscúter avait bien aimé le surnom que lui avait donné L'Écrivain et il avait imposé à coups de stratégies infantiles qu'on l'appelle ainsi. À un moment, il a même renoncé à répondre si on l'appelait par son vrai nom. Chaque individu connaît son heure de conversion en espion de soi-même pour pouvoir s'échanger contre un autre et, pour Biscúter, cette heure était venue. Ce sont des choses qui méritent le respect.

Le bureau, de l'autre côté de la cloison dans laquelle la propriétaire, Mme Guitart, nous a permis ou, pour dire la vérité, a omis de nous interdire d'ouvrir une porte, est le domaine d'Estefanía Briongos – service rendu à la petite-fille de la victime d'un grave préjudice lors d'une vieille enquête dans les mers du Sud –, une jeune fille brillante et froide comme un cocktail, avec une âme de convention collective et un corps d'anguille, qui nous donne un coup de main chaque fois qu'on en a besoin, depuis l'envoi des factures jusqu'à la localisation de ce qui n'est pas localisable. Le caractère d'Estefanía est imprévisible et s'équilibre avec celui de Biscúter, qui est comme les jours d'été à Barcelone, en permanence ensoleillés si ce n'est quelque orage qui s'en va aussi vite qu'il est arrivé, presque toujours au moment des festivités du quartier de Gràcia.

J'ouvre la porte et il me salue tandis qu'elle baisse le son de la musique de l'autre côté de la cloison. La vérité est que je n'ai guère envie de parler avec aucun des deux. Je sais d'avance ce qui va se passer. Biscúter viendra vers moi comme un chien quand il entend son maître rentrer à la maison. Il quémandera une caresse qu'il n'obtiendra pas. Et fera alors une crise de dame tchékhovienne offensée. Devant mon manque d'intérêt, il me demandera si j'ai mangé et, si

je commets l'erreur de lui dire la vérité, il me préparera un de ses plats de légumes pour non-végétariens qu'il mémorise chaque fois qu'il se traîne jusqu'au Green Spot, ce restaurant végétarien de la rue Reina-Cristina. Je finis toujours par donner plus d'explications à cette espèce de frère pot de colle, hérité en vertu d'une requête paternelle sur lit de mort, qu'à n'importe quelle autre personne. Mais Biscúter n'est pas homme à faire machine arrière. Encore moins maintenant que sa radicalisation politique post-mouvement des Indignés l'a conduit, ou ramené peut-être, au militantisme version anarchiste et, sous l'influence de Montse Clavé, la libraire de Negra y Criminal, à Nicolas Capo. Ce Capo fut le fondateur de la trophologie : nudisme radical et diète susceptible de corriger tout ce qui n'est pas bon pour notre santé dans l'alimentation, c'est-à-dire ce qui est appétissant, ce qui est démoniaque, la viande, le boudin, tout ce qui nous a protégés contre les allergies et les dépressions jusqu'à ce terrible XXIe siècle, aussi terrible que n'importe quel autre, dirait-on en plagiant Dickens. Outre qu'il créa nombre d'associations, ce qui est un aspect convulsif et enthousiaste de la société catalane d'autrefois et d'aujourd'hui, Capo ouvrit un cabinet de consultation non loin d'ici, dans la rue Pelai. Il fut notre bon Raspoutine, chamane davantage que médecin lorsqu'il obtint d'excellents résultats en privant ses adeptes de viande, d'aliments et d'habitudes non salubres, et en prônant l'ail et l'oignon, les bains de soleil dans le plus simple appareil, un peu de sexe, et des cures de citron et d'orange de Chine. Les fascistes, toujours aussi peu imaginatifs et aussi peu enclins à montrer leurs parties honteuses, mais pas les viscères de leurs adversaires, lui confisquèrent ses papiers, dont une partie se trouve actuellement à l'Archivo Histórico de Salamanque. Biscúter, je l'ai toujours su, est une proie, une victime consentante pour mieux dire, facile

pour les sectes, et il en est là. Il se prescrit – dans la droite ligne de Capo – une douche froide pour commencer la journée. Enfin, je crois qu'il ne le fait plus de manière systématique parce que, certains petits matins, flotte autour de lui une exhalaison laiteuse de gomme d'écolier d'antan et de draps humides de sueur que je pourrais identifier dans n'importe quel endroit du monde comme sienne.

« Vous avez déjeuné, chef ? »

Je ne réponds pas. Je déteste qu'il m'appelle chef. Il le fait à cause des livres. Il a toujours été enchanté d'apparaître au fil des pages, malgré sa conviction que le portrait proposé ne correspondait pas à la réalité. Mais il a fini par pardonner à L'Écrivain. Je le lui ai dit mille fois : « Si tu m'appelles chef, on a l'air de personnages de bande dessinée, genre *Mortadel et Filémon*. » Il essaie de se corriger. Parfois. Pas souvent. Jamais, en fait.

« Ça veut dire non, pas vrai ? »

Silence pour toute réponse.

« Vous avez besoin d'une petite amie.

– Et qui te dit que je n'en ai pas une ?

– Moi. »

Je me rends dans l'autre appartement que nous avons aménagé en bureau. Les fenêtres donnent sur la cour intérieure et il faut avoir les nerfs solides pour jeter un coup d'œil et ne pas visualiser la chute de la pauvre Quimeta, rebondissant contre l'étendage à linge, il y a dans les deux ans de cela, cette femme qui avait choisi le suicide plutôt que la misère et l'expulsion.

Il m'arrive parfois d'y penser, le repos total une bonne fois pour toutes, mirage, je sors mon révolver Barracuda et me le colle contre le palais et…

Clic clac.

Instinct de mort.